

**Cécile
Reyboz**

Pencher pour

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Lazor Hilaire est un homme singulier qui siège aux prud'hommes pour garder un oeil sur le sens de la vie tout en fredonnant une mélodie secrète, en cultivant une profonde tendance à la contemplation, un penchant pour l'évitement, pour l'autrement qui de plus en plus l'éloignent des autres.

Ainsi, lorsqu'il s'éprend d'une avocate dont le charme et l'élégance s'avèrent tout aussi particuliers, quand l'amour les entraîne dans la spirale du désir, les choses tournent d'une étrange manière. Car Lazor ne veut plus réduire le plaisir à sa triviale finitude, son exigence le porte ailleurs... Pendant ce temps le monde s'impatiente. La ville se couvre de déchets, le président de la République quitte la Terre pour une tournée interplanétaire, et dans la nuit étoilée les parents de Lazor se promènent, le chat Rémi fait un dernier voyage, les inconnus s'élancent et rebondissent sur des trampolines géants.

Autre chose, autrement, ailleurs...

Un imaginaire poétique pour aborder le machisme de nos cultures, pour observer, sous couvert d'un monde secret, le théâtre urbain, politique et social de ce début de siècle en France.

“DOMAINE FRANÇAIS”

CÉCILE REYBOZ

Après Chanson pour bestioles (prix Lilas 2008 et prix Découverte prince de Monaco 2008), ce livre est le second roman de Cécile Reyboz. Elle vit et travaille à Paris, écrit par ailleurs pour le théâtre.

DU MÊME AUTEUR

CHANSON POUR BESTIOLES, Actes Sud, 2008.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00818-5

CÉCILE REYBOZ

Pencher pour

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*Attention ! Accomplir la fonction de refus
à l'étage voulu, sinon ; ah sinon...*

HENRI MICHAUX,
Poteaux d'angle, 1981.

JOUR 1

Le torse nu et son pantalon aux genoux, une jambe qui secoue le tissu pour s'en extraire, Lazor Hilaire voit soudain la fille contourner le lit, se précipiter vers la vitre et s'y coller en croix. Elle applique son corps maigre sur l'exact milieu de la baie, un long os pâle glissé dans des collants chair et sous-vêtements blancs. Lazor se sent aussitôt figer et refroidir.

Pas là, pas contre la baie vitrée ! voudrait-il crier ; mais il ne dit rien, il reste interrompu et stupéfait, les yeux levés, le buste encore penché sur la descente du pantalon. Lazor sait que le collant de la fille bâille un peu à l'entrejambe, il l'a remarqué, et il sait aussi qu'elle attend une réponse, mais ce qui l'appelle et l'attire, la seule chose qu'il entende c'est la ville, la vue que la baie vitrée ouvre sur tout ce que la ville lui avait promis, autrefois, à lui. Cela submerge la fille par la droite et par la gauche, elle en est presque entièrement recouverte. Il n'en reste qu'une silhouette noircie dans le contre-jour.

Lazor avait eu le même geste, dès sa première visite de cet appartement : pendant que l'employé de l'agence immobilière vérifiait le branchement du réfrigérateur, lui s'était dépêché de plaquer en tous points son corps contre la vitre, dos aux huit étages de vide, visage de profil pour vérifier d'un

œil les reliefs lointains des immeubles. Puis le type de l'agence s'était relevé.

Muni des clefs et du contrat de location à son nom, Lazor avait regagné seul l'unique pièce vide, dont un côté entier était fait de cet immense carreau de verre incassable. Il s'en était immédiatement approché, se débarrassant pas à pas de ses vêtements. Nu, et cette fois de face, il s'était étendu contre le soir. Bien sûr, le carreau froid avait d'abord saisi la peau de son sexe, et cette sensation pourtant prévisible l'avait terriblement agacé. Patiemment, il avait attendu que cela s'atténue, laissant couler sur lui les minutes jusqu'à redevenir davantage que le porteur d'un sexe inquiet à peau fine. Entre ses bras étendus qu'il écrasait de son mieux sur le carreau, il couvrait les constructions neuves, les échafaudages à demi démontés, les projets encore invisibles ceux qu'on avait abandonnés, et il se couchait dans chaque terrain vague. Guettant avec détermination une sorte d'éclair que le verre allait révéler, un éclat contenant l'intégralité de ses possibilités et aptitudes, il avait scruté sa propre vaillance, prêt à la découvrir en traces nettes dans l'entre-les-grains de la photographie. Il avait retenu son souffle, afin qu'aucune buée ne vienne troubler la trouée. En silence, il avait énoncé un serment dont seul le bitume des rues témoignerait : une odyssee sans eau ni ciel, une chasse au Lazor déclarée ouverte par Hilaire, avec son ombre pour toute mappemonde. Cela n'était pas une ambition de conquête politique ou de carrière professionnelle, cela ne l'excluait pas non plus.

C'était il y a des années.

Revoyant cet instant, il s'entend presque murmurer : C'est pourtant la même vitre, et il la regarde courir sur la largeur de l'appartement et du sol au plafond.

Ce matin-là, à peine hors de chez lui, Lazor a senti le crachin tiède mouiller son visage, alourdir ses vêtements. Bras tendu, il a remué les doigts dans cette pluie muette qui tombait mais n'atterrissait pas. Devant lui, à hauteur de trois ou quatre hommes l'un sur l'autre, des panneaux publicitaires encadraient des photos d'objets dont il connaissait le nom et la fonction ; mais ceux-ci, avec leurs contours nets, leurs surfaces colorées de vif, étaient neufs. L'affiche changeait toutes les sept secondes, il fallait quatre rotations pour retrouver celle du début. S'apercevant qu'il comptait, Lazor a haussé les épaules. En pensée, il s'est promené un moment dans son quartier, la ville déroulée autour de lui, devinant les murs et devantures longés chaque jour, les rues qui croisent ou prolongent la sienne.

Il a laissé passer un camion à ordures puis s'est mis en route, le bruit de ses pas d'abord couvert par le chuintement des pneus, les cahots de ferraille. Il a avancé entre les immeubles de bureaux jaune vif et les logements à angles pointus, jusqu'aux abords de la Vieille-Ville. La matinée se terminait et Lazor était encore en avance, il n'était pas attendu au Conseil avant quatorze heures. Déambuler, a-t-il pensé, simplement déambuler en évitant tout décompte, toute mesure du trop-tôt ou du trop-tard. Au pied de la rampe Est, tandis qu'il achetait un sandwich, il a levé les yeux, hésitant à entamer la longue montée jusqu'au Plateau. L'étendue, là-haut, devait être trempée, il faudrait marcher dans le bruit d'égouttement des massifs de buis, dans la couleur du béton foncé par la pluie. Plutôt se réfugier sous la dalle géante, dans un de ces magasins éclairés jour et nuit aux néons blancs.

Il a atteint l'air épais et poisseux des premiers rayons : cosmétique, parfumerie. Après les rideaux de douche et les tabourets de cuisine, soudain le

décor est descendu d'un cran, s'est étalé en des centaines de mètres carrés de tables basses. Lazor a interrompu sa mastication, s'est immobilisé devant les meubles agencés en quinconce ; il a vu l'infinité des modèles, et a senti s'enfuir la paix relative qui l'abritait.

— Celle-ci est formidable, à cause du minibar intégré bien sûr, a prononcé une femme, surgie à ses côtés.

Il a toussé de surprise. Imperturbable, la vendeuse a gardé les yeux sur le meuble en bois roux. Lazor s'est un peu tourné, a aperçu un décolleté profond sur une peau fatiguée, un badge à l'enseigne du magasin, du rouge à lèvres orangé, luisant. La vendeuse a décroisé les bras et s'est penchée au-dessus de la table, jambes à peine fléchies ; son chemisier s'est plissé à la ceinture quand elle a tendu les bras pour soulever le plateau de la table.

— Vous voyez ? Une douzaine de bouteilles peuvent tenir là. Et ce qui est très apprécié : pas de claquement quand on referme le couvercle. Un bruit amorti. Même si le geste est brutal.

Elle a refermé le minibar puis s'est redressée pour contempler l'objet, sans jamais regarder Lazor. Bien que la vendeuse soit restée tournée vers les tables dans une posture obstinée, ses bras croisés haut, il s'est senti observé autant qu'il l'observait lui-même. Il a louché sur le poignet maigre, si étroitement ficelé dans une montre qu'une boursoflure bordait le bracelet de cuir.

Lazor a calé sa voix au plus grave :

— Il faudrait que je la voie chez moi.

Cette fois ils se sont dévisagés. C'est elle qui a rompu la minute passée nez à nez, se détournant vers la table :

— C'est un modèle qui s'adapte à tous les styles. Les proportions sont généreuses, ça oui, mais la

couleur du bois est assez neutre. Roux, ça va avec tout.

Elle s'est de nouveau installée dans sa position préférée, mais elle a ajouté une chose : elle s'est pincée. Lazor a plissé les yeux pour vérifier. Elle n'était pas en train de masser ou caresser machinalement, elle pinçait son bras, juste au-dessus du coude. La chair a blanchi légèrement, mais la voix est restée inchangée, tranquille :

— Vous pourriez noter ses dimensions, et repasser ?

Lazor en était sûr, cette femme avait compris qu'il regardait l'endroit pincé, qu'elle le tenait ainsi rivé à ce petit rectangle de volupté, aussi soyeux qu'une vanité peinte à l'huile. Aurait-elle été intimidée ou nerveuse, elle se serait mordu les lèvres ou aurait tortillé une mèche. Mais ce qu'elle faisait là était différent. Il a essayé de réfléchir vite, embarqué dans une gymnastique mentale aussi difficile qu'une soustraction à six chiffres opérée de tête.

Soudain elle s'est penchée à nouveau :

— Je le refais ?

Elle a soulevé le plateau du minibar, l'a fait retomber violemment, mais le heurt étouffé par le caoutchouc a été à peine perceptible. Ravie, elle a secoué la tête, et Lazor a vu luire des peignes d'écaille dans ses cheveux. Il a récapitulé : le pincement de la peau, le plateau qu'on peut cogner, la montre serrée, le décolleté. Le calcul mental terminé, une part de lui a été certaine d'avoir le bon résultat et, comme l'écolier enthousiaste lève le doigt, il a lancé :

— Si vous veniez voir chez moi, là tout de suite, vous pourriez me donner votre avis ?

La vendeuse a laissé tomber les bras le long de son chemisier démodé, séduisant, sous lequel se devinait une lingerie raide. Lazor a serré l'emballage du sandwich. Elle a glapi :

— Ça ne va pas bien ? Vous faites ça souvent ?

Le fard à paupières accusait l'affaissement de ses yeux autant qu'il faisait ressortir leur étrange couleur, noisette moucheté de violet.

Lazor avait déjà détalé. Il s'est dirigé vers l'escalator en refaisant la soustraction, cherchant la retenue oubliée. Il a marché un moment sans rien voir hormis les vigiles, priant qu'elle n'ait pas eu le temps de passer un appel général. Il a ralenti le pas aux portes du magasin, devant les démonstrateurs d'appareils ménagers. S'exhortant à mastiquer le plus lentement possible une nouvelle bouchée, il n'a pu s'empêcher d'entendre le couinement qu'aurait eu cette femme tandis qu'il l'aurait aimée et secouée un peu. La seule idée qu'elle ait pu en avoir envie a produit un effet terrible et immédiat. Il n'a pas précisément imaginé des coups, plutôt une façon de la tenir très serrée, avant l'équivalent d'un lâcher brutal au-dessus du vide. Une nostalgie l'a étreint pour cette tentative qui n'aura pas lieu ; il a bien senti qu'il était prêt, lui, pour des manières neuves.

Fouillant ses souvenirs, il a trouvé : une femme riant aux éclats et réclamant une fessée ; une autre qui aimait tenir la large main de Lazor au-dessus d'elle, avant de la laisser tomber du plus haut possible, pour que la paume claque mollement ses joues menues. Lui, bien sûr, tentait d'empêcher ce geste, et cette femme râlait : c'est parce qu'il retenait sa main qu'il en faisait un objet blessant. Il s'est souvenu de femmes méfiantes, de femmes douillettes, et parfois celles-ci précisément réclamaient des coups. Mais jamais aucune ne l'avait cru capable de désorganiser réellement la danse habituelle, de leur faire quitter le rituel arrangement une seule seconde, de risquer la moindre excursion. A moins que ce ne soit lui qui se soit senti inapte, depuis presque toujours, à désorganiser quoi que ce soit.

Près d'une poubelle, il s'est nettoyé les mains avec un mouchoir en papier. Un trottement de talons dans son dos, un souffle sur sa nuque, la vendeuse est apparue à ses côtés. Elle s'était dépêchée, imperméable sur les épaules, sac coincé sous le bras. D'un bond Lazor s'est écarté vers la rue. Elle a haussé les sourcils :

— Attendez !... C'était l'heure de ma pause, et je me suis arrangée avec une collègue. J'ai ma demi-journée.

Elle a repris son souffle, une main sur les battements de son cou.

— J'étais pas sûre de vous retrouver.

Lazor a dégluti, a jeté emballage et mouchoir, a saisi la femme par le coude. L'a entraînée, et elle clopinait sur ses talons en riant un peu. Oui, aurait-il aimé lui dire, je peux essayer d'être brutal, je me sens aussi enthousiaste pour la fureur qu'un adolescent déprimé ; on devient méchant quand les choses vous échappent. La colère au moins tient dans les mains, je les referme sur ses rênes soyeuses, et qu'on ne me dise pas que c'est une autre façon de s'amuser ! Je suis prêt à toutes les fureurs, j'ai tant besoin de me fâcher. Nous pourrions tous les deux explorer un peu le chemin, trouver de nouvelles bifurcations. Que seriez-vous prête à expérimenter ? aimerait-il lui demander tandis qu'il se presse et qu'elle s'essouffle. Me laisseriez-vous mordre, tordre ? et secouer très fort ? Je ne casserais rien en vous, aimerait-il préciser, plus on a de force moins on abîme.

Mais Lazor n'a rien dit. Il a pensé aux quinze minutes de marche jusque chez lui ; trop long, elle se mettrait à réfléchir avant. Il a hélé un taxi, qui a mis vingt minutes à gagner sa rue. Lazor n'a rien osé entreprendre sur la banquette arrière, il préférerait

ne pas avoir à s'interrompre ensuite. La femme a pris une voix de jeune fille prudente :

- Vous vous appelez comment ?
- Lazor.
- C'est votre prénom ?
- Oui, Lazor. Lazor Hilaire.
- Hilaire ? C'est un second prénom ?
- Non, c'est mon nom.

Lui n'a pas voulu connaître le prénom de la vendeuse, il s'est concentré sur une humeur incisive. D'un œil qu'il espérait mauvais et indiscret, il a détaillé le corps menu, le flottement du collant derrière le genou, les lobes d'oreilles distendus. Elle a laissé faire, a savouré l'attente en triturant sa jupe.

Devant l'ascenseur, Lazor silencieux a convoqué entre ses mains toutes ses envies secrètes. Certaines avaient des contours aussi nets que cinq doigts appliqués sur la peau. D'autres étaient plus abstraites, trempées de mythologie, comme certains mots mystérieux qu'il entendait enfant et n'osait utiliser : cheval de Troie, voix de Stentor, Asie Mineure. Sous l'éclairage cru du plafonnier, la vendeuse s'est approchée, ses prunelles élargies et son air grave creusant sa figure, elle n'a plus été que deux immenses pupilles posées directement sur des épaules pointues. Lui a gardé les poings serrés. Il a ouvert l'appartement et est passé devant, lourd d'exaspération. La ville s'offrait au regard, immédiatement accessible, impassible et énorme. La femme a tenté pourtant de la prendre de vitesse, déjà presque déshabillée. Elle s'est assise sur le lit, le seul meuble, presque ; le plus central. Elle a touché le coton blanc de son soutien-gorge.

— Enlève-les-moi, toi. Arrache-les si tu veux. S'il te plaît, ne fais pas attention à tes gestes, n'essaie pas d'être doux, enlève-les et puis sers-toi, prends ce que tu veux !... Sers-toi même si ça me fait mal.

Lazor s'est dépêtré de sa veste, de sa chemise, les mains affolées. Il a entrepris de baisser son

pantalon, quand la femme haletante a décidé d'aller se coller à la vitre.

Depuis les tables basses, il a parlé, marché, patienté dans le taxi avec en travers de lui une formidable flambée, une brûlure bien plus vaste qu'une simple bandaison. Cela vient de disparaître, c'est évanoui. Il s'ébroue, remonte doucement son pantalon. Voilà, pense tristement Lazor, je ne suis plus assez fâché, en tout cas pas contre elle, non. Je croyais avoir trouvé où me battre, je pensais entrer en aventure, mais non, ce n'est pas là, ce n'est pas ça, pas cette femme en collants et cheveux.

Les paumes vides, Lazor regarde à nouveau la ville couchée sous le ciel, arrogante comme une fille mal fichue mais certaine qu'on la désire. La vendeuse essaie encore, elle porte ses seins dans ses mains et a ouvert encore les jambes.

— S'il vous plaît !... Ne me laissez pas comme ça... il vous suffit de faire ce que vous voulez...

Lazor sent l'appartement devenir une scène pentue dont l'inclinaison ne cesse de lentement s'accroître.

— Je vais faire un thé. Vous aimez le thé ?

La femme se met à gronder :

— Salopard ! C'est pas possible... Salaud !... Qu'est-ce que tu veux de plus, hein ? Ça ne te va pas, contre la vitre ? Tu veux que je me mette par terre ?... Tu n'arrêtes pas de regarder vers la fenêtre : tu me voulais pas comme ça ?

Planté devant elle, Lazor ne sait plus rien faire. Il entend un bruit mouillé, un petit claquement familier. La femme doit l'entendre aussi, elle crie de nouveau :

— Tu es en train de te foutre de moi, c'est ça ? Pauvre cinglé... C'est quoi ce bruit ? Tu chantonnes ? Tu claques de la langue ??